

Un art du dialogue ? Qu'est-ce à dire (ou à ne pas dire) ?

Dominique Garand

Numéro 83, hiver 2021

L'art (presque perdu) du dialogue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95833ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garand, D. (2021). Un art du dialogue ? Qu'est-ce à dire (ou à ne pas dire) ?
L'Inconvénient, (83), 15–18.

Un art du dialogue ?

Qu'est-ce à dire (ou à ne pas dire) ?

ESSAI

Dominique Garand

Pourquoi, lorsqu'on m'a invité à réfléchir à l'art du dialogue, ai-je aussitôt pensé au « dialogue social » et aux réseaux sociaux ? Aux conflits qui couvrent les pages de nos quotidiens, aux « invitations au dialogue » lancées par les groupes de pression, aux rapports entre nos gouvernements et les peuples autochtones, aux revendications de tous horizons assorties d'une plainte constante voulant qu'elles ne soient pas entendues ni même écoutées ? Signe des temps, sûrement. Je me souviens d'une époque où ma réflexion aurait plutôt porté sur le dialogue dans le couple, entre amis ou entre parents et enfants. Il me semble que ce genre de dialogue, réservé au privé, est plus facile à méditer et à mettre en pratique. Il répond en tout cas plus facilement aux trois conditions propices à un dialogue fructueux : deux interlocuteurs, du temps, une volonté commune quant aux objectifs à atteindre. Ces conditions sont rarement remplies dans l'espace public, en particulier sur les réseaux

sociaux, ce qui fait que le dialogue n'y a pas vraiment sa place.

Je reprends point par point.

La multiplication des interlocuteurs n'est pas propice au dialogue. On sait tous comment se déroulent les discussions à plusieurs, même entre ami.e.s, autour d'une table, un petit verre dans le nez (ou non). Les réseaux sociaux fonctionnent de cette façon : je m'adresse d'abord à une personne, croyant engager avec elle une discussion, mais voici que d'autres s'en mêlent, souvent des gens que je ne connais pas, et tout part à la dérive. Imaginons des gérants d'estrade qui ne se contenteraient pas de commenter le match en cours, mais qui sauteraient sur le terrain pour y prendre part, contesteraient les règles, se livreraient à des coups bas. C'est la pagaille assurée.

Pour qu'un dialogue soit satisfaisant, il faut aussi y mettre du temps, et même des moments de silence qui suspendent l'échange. La parole nécessite un déploie-

ment, des allers et des retours, des détours tout autant, l'installation d'un rythme qui endigue le flux de la pensée et trace un parcours ; la parole dialoguée compose avec ses moments de désordre, reprend les propositions pour mieux les expliquer, les relance pour les ouvrir sur de nouvelles perspectives. Le dialogue nécessite de la patience, car la parole est inapte à tout dire « dans le temps de le dire ». Le dialogue véritable nécessite le report des conclusions ultimes. Il s'agit d'un art de la *différance*, pour parler à la Derrida.

Une volonté commune, enfin. Dans le couple, entre amis ou entre parents et enfants, on peut supposer un désir de relation. Lorsqu'un irritant se présente, lorsque la confiance est ébranlée, le principal recours est le souhait partagé de le surpasser, de la rétablir. Si cette volonté disparaît, nous n'avons plus rien à faire l'un avec l'autre et tout bascule dans le rejet ou l'indifférence. Aussi, lorsque dans ce type de relation on me signifie qu'une de mes actions ou de mes paroles a pu offenser l'autre, le premier geste à faire consiste à ouvrir le dialogue en m'informant de ce qui a pu la ou le blesser. J'ai été témoin déjà de ce genre de situation où l'agent de l'offense présumée, braqué dans sa conviction de n'être coupable de rien (ce qui est fort possible), refusait de se faire expliquer par la personne offensée la raison de sa réaction. Il ne s'agissait pourtant pas de faire aveu de culpabilité ni de se confondre en excuses, mais plutôt de se soucier de ce que l'autre avait ressenti. Ne pas faire ce geste d'ouverture, opter pour le quant-à-soi, envoie le message que la relation importe moins que la volonté d'avoir raison et de protéger son amour-propre.

Je crois avec ferveur aux vertus du dialogue dans les rapports intimes. J'y vois l'une des plus belles facultés de la parole humaine : s'exposer à l'autre et l'accueillir. Accueillir aussi les moments de tension, mais en gardant le cap sur une qualité de relation à préserver et à renouveler à partir de nos dignités respectives. Ce modèle suppose une quatrième exigence qui s'ajouterait aux trois précédentes : la mise à distance des structures relationnelles fondées sur la domination. Cela admis, je vois mal comment le dialogue social peut s'avérer praticable. Dès que j'entre dans l'orbite des rapports sociaux, en effet, je ne peux plus me fier à la bienveillance des autres, à leur écoute et à leur disposition à partager un même univers de valeurs. Les luttes de pouvoir transforment le dialogue en négociation. Bien sûr,

négozier demande qu'on sache à la fois se parler et s'écouter, mais ce type de dialogue est subordonné à la stratégie, écouter l'autre dans ce contexte revient à faire des compromis : je te cède mon truc pour douze dollars, tu réponds que tu es prêt à m'en donner huit, on s'entend finalement pour un prix final de dix et tout le monde est à peu près content. C'est déjà ça, dira-t-on, et je suis d'accord : j'insiste toutefois sur le fait que les rapports de force entre groupes sociaux ne peuvent évoluer dans le sens de l'harmonie que si les parties s'entendent sur un monde commun à créer.

À ce stade-ci, il faudrait poser les différences entre le dialogue, la conversation, le débat et la discussion. Il y a dans le dialogue une forme d'ouverture de soi à l'autre, et réciproquement, qu'on ne trouve pas dans le débat ou la discussion. Le débat est une forme de combat entre points de vue ; quant à la discussion, dont l'étymologie nous ramène à l'action de « fracasser, faire tomber en secouant », puis « écarter, rendre vain », et enfin « fouiller, débrouiller », elle suppose une mise en crise, une violence faite à l'état des choses. Le dialogue, lui, ne vise pas l'objectif pragmatique de faire valoir un point de vue auprès de l'autre, de transformer l'autre ou de le convertir. Le dialogue est plutôt une recherche à deux, ce qui le distingue par ailleurs de la conversation, qui, plus ludique, ne cherche pas l'approfondissement et s'accommode bien des dérives et apartés.

Les seules paroles publiques qui me paraissent pouvoir donner cours à un dialogue détaché des structures de domination sont celles de la littérature et de la philosophie. Elles mettent en scène un dialogisme interne, elles exposent les nœuds, les violences, les contradictions sans nécessairement préconiser de résolution – il s'agit de pousser au plus loin la faculté de les percevoir et de les comprendre, seule manière d'espérer les dissoudre. Mais c'est déjà une grande chose que d'installer la conscience devant ses contradictions, sans toujours chercher à trancher, en exposant même ce qui achoppe dans le dialogue. Car là où le dialogue connaît des ratés, c'est la finitude ontologique qui se dévoile.

Qu'en est-il de l'intellectuel, le militant.e ? Peut-il, peut-elle adopter un tel recul devant la cause qu'il ou elle défend ? Si la cause est celle d'un groupe, d'un parti ou d'un lobby, il y a un problème potentiel : le réflexe corporatiste. Ce qu'il y a d'ennuyant dans la rhétorique militante, c'est le biais qui s'y insinue.

Il reste que nous avons besoin de veilleurs et d'éveilleurs, de témoins capables d'assumer une parole libre et de signaler l'impensé d'une société, les taches aveugles et les angles morts des idéologies. De ce point de vue, Sartre n'est pas la figure qui me vient à l'esprit, ce serait plutôt Pasolini, artisan d'un empirisme hérétique.

Je ne dédaignerai pas pour autant la pensée militante, surtout lorsqu'elle combat pour la dignité humaine et fait entendre la voix des oubliés. Dialoguer est la moindre des préoccupations pour les pouvoirs et les systèmes en place – ils sont là pour gérer, organiser, réaliser leur mandat. Dans ce contexte, c'est par l'intervention des militant.e.s et des citoyen.ne.s engagé.e.s qu'un dialogue peut être amorcé. Non pas le dialogue tel que j'en ai brossé le portrait idéal (temps, confiance, etc.), mais comme un échange qui force l'écoute et l'attention de qui préférerait se boucher les oreilles pour mieux ignorer. Comme le politique fonctionne aux rapports de force, la seule parole des philosophes, poètes et intellectuels ne suffit pas, faute d'exercer une pression suffisante en ce sens. Outre le corporatisme, trois dangers guettent toutefois le militantisme : l'enfermement dans le dogmatisme (il ne faut surtout pas montrer que l'on doute ni accepter de se remettre en question), la fixation dans une rhétorique de l'indignation (il faut entretenir le statut de victime) et l'étroitesse des visées qui fait perdre de vue le portrait d'ensemble de la société. Voilà pourquoi le militantisme doit se doubler de philosophie sociale et politique.

J'ai évoqué Pasolini, mais plus près de nous, au Québec même, nous avons la chance d'avoir un Alain Deneault. Deneault est philosophe, il pense le monde, mais à partir d'enquêtes, à l'écart de toute ratiocination spéculative. Il a compris que le début d'une réflexion juste se trouve dans la saisie des faits. Dans une mer de vociférateurs qui parlent à tort et à travers, le lire est une joie, sans compter qu'il pratique une écriture limpide et ciselée qui me rappelle Guy Debord. Plus que jamais nous avons besoin de penseurs capables de situer les débats localisés dans l'ensemble des déterminations qui font naître les conflits.

La parole publique vit un moment de crise. Les débats prolifèrent, nous submergent. Le dialogue, lui, est mis à l'agonie par le flux de plus en plus rapide des véhémences. Mais ne rêvons pas trop : le dialogue n'a jamais été paisible dans la sphère

publique de nature politique. La nouveauté, je crois, tient dans la multiplication des lieux de parole et dans l'absence de règles communes pour les régir. L'absence de règles est la conséquence d'une crise plus profonde, qui concerne le discrédit porté sur la rationalité. Le seul mot fait froncer bien des sourcils, comme si la raison (que l'on caricature sous les traits d'un principe transcendant) était nécessairement la raison du plus fort, des dominants, des discours autoritaires. Il existe pourtant une rationalité humble et patiente, voire attentionnée, en tout cas *dialogique*¹, qui s'attache à creuser les questions, à définir au plus près les mots et concepts utilisés, à distinguer les strates d'un problème, à dériver les conséquences logiques ou pratiques d'un axiome, à peser le pour et le contre d'une décision, à exposer les contradictions de même que les présupposés des discours défendus, etc. Au final, il s'agit non pas d'avoir raison, mais plutôt de faire accéder notre compréhension d'un problème ou d'une situation à son degré le plus fort d'intelligibilité.

La raison n'est pas pure abstraction, elle peut et doit se montrer attentive aux émotions, car plusieurs problèmes sociaux sont liés à des situations de souffrance. Le « ressenti » n'est pas pour autant un argument qui se suffit à lui-même, comme on a tendance depuis quelque temps à le revendiquer en mettant de l'avant des affects comme la colère, l'indignation, la frustration, l'« écoeurantite ». Les émotions sont des « raisons » qui demandent aussi un travail d'objectivation, car elles sont susceptibles de reposer sur des préjugés, des perspectives tronquées sur la réalité, des informations erronées ou des inférences non fondées. Les seules passions légitimes dans le dialogue social concernent le désir de justice et de vérité – et ce, au risque d'une remise en question de nos propres convictions a priori.

L'action la plus urgente aujourd'hui est de réfléchir aux stratégies qui permettraient de contrer les discours haineux sans pour autant se faire prendre dans la dynamique polarisante qu'ils installent. Faire la morale à ceux qui tiennent ces discours et les attaquer frontalement ne peut qu'envenimer la discussion ; quant à les raisonner, cela s'avère une entreprise risquée, de toute manière vouée à l'échec. Comment dialoguer avec un interlocuteur qui refuse systématiquement les règles de base du dialogue ? Pire encore : qui refuse tout dialogue ? Les *haters* à la petite semaine ne sont pas difficiles à tasser

ou à ignorer, bien qu'ils soient aussi agaçants que des mouches en été. Plus difficile est d'échanger avec ceux pour qui la discussion est avant tout une affaire d'affirmation personnelle, et qui reçoivent chaque démenti de leurs « idées » comme une attaque contre leur droit d'exister. C'est en ce point précis, le besoin de reconnaissance, que se trouve la limite de la rationalité. Il faut savoir comprendre cet enjeu primordial et éviter dans ces situations la posture intellectuelle hautaine ou méprisante. Voilà du moins la conclusion à laquelle je suis arrivé après quelques mésaventures dialogales ! Comment exiger de l'autre qu'il soit raisonnable et respectueux si on ne l'est pas soi-même ?

Longtemps préoccupé par le souci de faire respecter théoriquement une éthique de la discussion généralisée, j'en suis venu à penser qu'il s'agissait là d'une entreprise aussi folle que suspecte, une manière apparemment vertueuse d'imposer les règles qui nous avantagent. Une fois dans l'arène, cela ne tient plus, car chaque situation, chaque interlocuteur aura un visage différent. On ne peut jamais s'assurer de la bonne foi de l'autre, ni même de son aptitude à produire une argumentation cohérente. Il importe donc, en premier lieu, de sonder sa propre conscience et de reconnaître clairement les objectifs que l'on poursuit. Tient-on absolument au consensus ? Que demande-t-on à l'autre, au juste, quand on prétend « dialoguer » ? Si l'on tient à construire quelque chose avec l'autre (quiconque), il convient, si on met à mal ses propositions, de lui donner toutes les chances de sauver la face. Une atteinte à la dignité conduit inévitablement à la rupture du dialogue. Mais cette stratégie bienveillante n'est pas la seule envisageable. Dans certaines circonstances, lorsque l'abîme entre soi et l'autre est trop grand et qu'aucune conciliation n'est envisageable, je ne vois pas ce qui m'empêcherait de remettre vertement quelqu'un à sa place. Avec toutes les conséquences que cela pourrait entraîner pour moi (le fait de ne pas être aimé, par exemple). Ici encore, c'est la visée ultime (et à long terme) qui compte.

Les mots de Gombrowicz me reviennent en mémoire et me précipitent dans une autre dimension de la question : « Je connaissais depuis toujours l'inanité de toute argumentation, et je savais qu'on ne peut pas tirer grand-chose du raisonnement, qu'il vaut mieux séduire, rendre contagieux un certain ton, un certain esprit, une certaine

attitude². » Ailleurs, il se montrait encore plus précis : « Est-ce la Discussion qui sert la Vérité, ou la Vérité qui sert la Discussion ? Assurément, l'une ne va pas sans l'autre [...]. Ceux qui connaissent l'art de faire naître l'agrément, pour qui discuter est à la fois un travail et un jeu – un jeu pour travailler, un travail pour jouer –, ceux-là ne se laisseront pas accabler ; leur échange d'opinions deviendra ailé, sera étincelant de charme, de passion et de poésie, et de plus, indépendamment du résultat, il sera pour eux un triomphe³. » Mais Gombrowicz avait alors en tête des débats littéraires et philosophiques. Sa posture paraît moins bien adaptée aux débats qui concernent des problèmes sociaux comme le racisme et la corruption politique, lesquels nécessitent prioritairement une reconnaissance des faits et l'établissement d'une éthique. L'écrivain nous rappelle tout de même que les idées sont portées par des personnes, d'une part, et qu'il est sain par ailleurs d'aménager entre soi et l'autre un espace où le jeu (la souplesse, la possibilité de bouger) reste possible.

On parle ici, n'est-ce pas, d'un art du dialogue ? Et s'il ne pouvait éclore qu'à partir du moment où l'on cesse de croire aux conditions idéales, où l'on prend acte de l'inauthenticité foncière de la parole publique et renonce au consensus définitif ? Un art du dialogue ne peut se déployer qu'à partir d'une solitude assumée, voilà ce que j'en arrive à me dire. Cela semble contredire ce que j'ai écrit plus haut, à ceci près que j'y posais la contradiction comme l'un des destins du dialogue. Méfions-nous des portes qui se referment. ■

1. Voir Francis Wolff, *Plaidoyer pour l'universel. Fonder l'humanisme*, Librairie Arthème Fayard, 2019.

2. Witold Gombrowicz, *Testament. Entretiens avec Dominique de Roux*, Gallimard, coll. « Folio », 1996, p. 132.

3. Witold Gombrowicz, *Journal*, tome 1, 1953-1958, Gallimard, coll. « Folio », 1995, p. 162-163.

Dominique Garand est professeur au Département d'études littéraires de l'UQAM. Il a publié un roman, *Florence, reprise* (Leméac, 2015) – ainsi que plusieurs essais, dont les titres suivants : *Accès d'origine* (Hurtubise HMH, 2004), *Portrait de l'agoniste : Gombrowicz* (Liber, 2003) et *La griffe du polémique : le conflit entre les régionalistes et les exotiques* (L'Hexagone, 1989).